

Ce qu'il faut dire de Léonora Miano, Editions de l'Arche, Des écrits pour la parole

Imagine, Maka, que l'on prenne l'Histoire par l'autre bout. Je veux dire par cette extrémité qui n'est pas celle de la douleur, mais celle de son dépassement. Imagine. Dis-toi que la douleur est le point de départ mais qu'elle n'est pas la destination et que c'est entre les deux, précisément, que s'est jouée l'Histoire. Ne te pense pas, ne nous pense pas, Maka, au travers des blessures infligées. Ne t'arrête pas au décompte des morts, Maka, et ne crois pas les faire revivre par l'apposition de leurs noms sur des plaques. Chacun va son chemin hâtif dans les villes du monde, et seuls les touristes s'intéressent à ces plaques. On les fixe, on coupe un ruban, et puis tout le monde s'en fout. J'entends le désir de revanche, le besoin de briller, car nos existences furent enduites de matière ténébreuse. Mais quelle logique appliquer à la démarche ? Quelle est la signification de la lutte ? S'agit-il de changer le monde ou simplement d'y occuper la place des puissants du moment, de glisser dans les leurs nos pas ou même seulement d'être convié à rejoindre le sérail ?

Écoute. Nous avons vu récemment les conquérants s'affairer à sortir leurs poubelles. Quelque peu perplexes, nous avons observé le

spectacle : il était certes temps d'assainir un peu tout ça, de se regarder en face, mais quelque chose continuait de nous échapper. Pourquoi faire pénétrer les déchets dans la salle de séjour, quand il aurait suffi de passer par-derrière ?

Puis, nous avons saisi. L'hégémonie poussait son dernier râle, provoquant l'égarément, la peur panique de n'être plus le centre. D'où ces actes insensés, le dépôt de la benne dans la chambre du maître.

Les déchets mal placés ne sont pas en cause. Pas en tant que tels. Ils symbolisent et libèrent cependant des forces que, déjà, nous voyons à l'œuvre. Cela durera plus longtemps qu'on ne le pense. Il faudra nettoyer. Laver le monde.

Et nous sommes dans le monde, et nous sommes le monde.

Le pouvoir ne peut durablement s'exercer sur les êtres, sur les peuples, que s'ils lui délèguent leur propre force. Ils doivent y adhérer, le légitimer. C'est cela qui ne se fera plus : une ère nouvelle se profile à l'horizon. Le centre déjà, se déplace, mais nul ne sait encore où il se fixera pour les siècles à venir. C'est ce qui cause tant de troubles.

La roue tourne, et chacun voudrait que sa giration lui soit favorable.

J'ai bien tendu l'oreille, Maka, et capté chacun de tes mots ce matin.

La grandeur telle que l'envisagent les conquérants est aussi ce à quoi tu aspirés. Elle est ce que tu désires pour les tiens.

Leur *greatness*.

Dans les esprits, ici et là, ce terme impose une sorte de verticalité.

Il parle de domination.

De hiérarchie.
De compétition.
De gagnants et de perdants.
De vainqueurs et de vaincus.
Cette sorte de grandeur est saccage, semailles de violences.
Cette sorte de grandeur fracturera mille fois encore l'unité du genre humain.

J'envisage, quant à moi, un tout autre paysage.

J'ai lesté le vocable éculé de métaphores nouvelles, j'en ai poncé les turpitudes. J'ai ravi le terme à ceux qui s'en voulaient les ayants droit et l'ai replanté en une terre plus fertile.

C'est depuis cet espace encore innomé que je m'adresse à toi, à nous.

L'endroit où la grandeur appartient aux capturés, aux mis en esclavage, aux lynchés, aux colonisés, aux matraqués, aux décidément non émergents, à ceux qui, tout le jour, affrontent l'offense faite à leur dignité.

Ferme les yeux. Contemple le vaste territoire que nous lègue l'histoire acide dont tu voudrais que le poids te soit retiré. C'est à l'intérieur qu'il convient de regarder. C'est là que résident les possibles. Là, pas entre les mains de ceux dont tu attends la reconnaissance.

Qui se fera l'obligation de reconnaître ceux que nous n'avons pas institués, ceux que nous n'avons pas honorés par des rites, ceux à qui nous ne versons pas de libations pour ne les nourrir que d'amertume, attendant que d'autres les couvrent de gloire. Et quelle gloire... Leurs noms sur les plaques du colonialisme. Leurs noms appropriés puis réduits au silence, comme ces masques anciens incarcérés dans leurs musées.

Qu'aurons-nous transformé alors ?

Ce n'est pas sans raison que je m'adresse ainsi à toi. Si tu rêves que soit honorée la mémoire de Delgrès, de Mafate, de Solitude et de tant d'autres, c'est qu'au fond de toi, tu sais ce qui importe.

Tu sais que ce n'est pas tant la violence reçue que la noblesse qui lui fut opposée. Tu sais que furent héroïques non pas ceux qui crurent soumettre les autres, mais ceux qui arrachèrent à l'oppression leur humanité.

Quant aux noms que tu voudrais voir apposés sur des plaques, sache qu'ils ne valent pas pour eux-mêmes.

Leur puissance réside dans l'innommé qu'ils représentent.

Leur force est celle de cohortes sans nom. Légions de gueux qui vécurent, au cœur de la géhenne, dans le ventre de la mort, des vies humaines.

Leur gloire a les mains nues. Calleuses.

Le fouet a strié de cicatrices leurs corps.

Les travaux forcés leur ont rompu les os.

Tu en as l'intuition, ce pays devrait honorer ceux qui abritèrent ses idéaux en leur chair meurtrie, et que l'on crut bannir du genre humain.

Ce n'est pas en raison de leurs souffrances, du triomphe sur la mort qui leur permit de transmettre la vie à des générations, qu'ils méritent que soit refondée la notion d'héroïsme.

C'est parce qu'ils créèrent, dansèrent, prièrent, sur le dos de la férocité.

C'est parce qu'ils accrochèrent une fleur au mauvais chapeau de paille qui, rarement, les gardait des fureurs du soleil dans les champs de canne ou de coton, dans les plantations de cacao, le long du Congo-Océan.

C'est parce qu'ils troquèrent, au marché clandestin, un ruban volé à la maîtresse contre un morceau de dentelle lui aussi dérobé. Pour se parer, s'octroyer la beauté.

C'est parce qu'ils se laissèrent émouvoir par un chant d'oiseau, l'écoulement d'un ruisseau, quand ils n'étaient pas certains de revoir se lever le jour.

C'est parce qu'ils s'inventèrent des noms, des langues, des musiques, quand ils devaient servir et périr.

C'est parce qu'ils lancèrent dans le mauve de l'aurore, un éclat de rire.

C'est parce qu'ils prirent le risque de s'attacher aux enfants qui pouvaient leur être arrachés.

C'est parce qu'ils vécurent le cœur battant, tambour battant.

C'est parce qu'ils semèrent, dans l'air du monde, le bruit et l'odeur de leurs existences. Indélébiles, puisque nous sommes là. En dépit des arrachements, des sévices, de l'injure.

Nous avons tant à dire, tant à enseigner aux peuples de la terre,
Maka.

Nous les peu, nous les rien...

Notre cri n'est pas celui que tu supposes. Il est un chant. Une célébration. Ici, notre mémoire est celle d'événements dont la pensée te déchire, mais tu t'arrêtes en chemin.

Fais un pas de plus et vois :

L'amour qui s'est osé lorsque pesait l'interdit d'être.

La joie séditeuse, ses rires aux éclats dans des temps d'invective et de haine.

La terre qui est forcément nôtre, puisque nos aînés y rêvèrent, suèrent,
engendrèrent, versèrent leur sang.

Nous ne sommes nulle part hors-sol.

Nous ne sommes nulle part illégitimes.

Et si nous sommes en suspens, c'est de nous-mêmes que nous sommes
en attente.

Dans les rues de cette ville, je sens la présence de ceux qui ne
peuvent être pour nous des disparus. Leur vibration vrille l'air.

Jé les entends hurler qu'ils valent mieux que le noircissement
des oripeaux coloniaux.

Le capitalisme noir où la culture se fait colifichets de pacotille ne leur
est rien.

Ils murmurent dans le vent d'hiver que notre patrimoine immatériel
se rit des plaques pour mémoire, mais qu'il tient en revanche aux
rituels de groupe, aux représentations symboliques non figées, actes
sonores, gestes visuels, mouvements qui engagent l'être entier dans
l'expérience du souvenir.

Ils n'attendent ni la reconnaissance factice des conquérants, ni le retour-
nement de la domination qui n'est pas son renversement. Ils en
espèrent le démantèlement complet, la liquidation totale, et seraient
bien tristes de nous voir occuper la maison du maître, hachurer à notre
tour le monde en nous servant des outils du colonialisme.

Nous leur devons un autre régime.

Ce qu'il nous faut désirer, avant même la fin de la domination, c'est
l'effacement de ce qui l'a rendue possible.

Parce qu'à la fin des fins, Maka, nous allons vivre. Nous allons continuer.

Alors, concevons, il en est temps, un modus vivendi.

L'urgence n'est plus de pousser notre cri.

Il s'agit d'ôter ses chaînes à la grandeur, de refuser que se poursuive
l'ensauvagement du monde.

Puisqu'à la fin des fins, nous allons vivre. Ici, ailleurs, avec tous les
autres, tous les nôtres...